

Dans ce numéro :

LE CINÉMA  
DANS 100 ANS


Ciné-

mondial

N° 82 - 26 Mars 1943

TOUS LES  
VENDREDIS

4<sup>F</sup>



Simone Valère et  
Jean Desailly, deux  
des interprètes du  
" Voyageur de  
la Toussaint ",  
d'après le roman  
de Georges Sime-  
non, réalisation de  
Louis Daquin, qui  
passera très pro-  
chainement au  
Paramount.

(Photo Francinex.)

## RENDONS A SICARD...

J'ai, dans mon reportage paru le 12 février (n° 76) et intitulé « Printemps d'Etoiles », attribué à M. Huet seul le mérite de former, pour la maison Pathé-Cinéma, de jeunes futures vedettes.

Mme Solange Sicard me prie de rappeler que non seulement elle est à l'origine de l'excellente initiative prise par M. Borderie et notre ami Christian Stengel, mais qu'elle n'a jamais cessé de s'intéresser activement à la recherche et à la formation des futures vedettes.

Elle précise, en outre, que M. Huet n'assume, en ce qui concerne les jeunes élèves, qu'un contrôle de technique cinématographique qui complète ses propres efforts.

Je lui donne acte de ces utiles précisions d'autant plus volontiers qu'il a paru dans « Ciné-Mondial » (n° 28 du 6 mars 1942) un reportage spécialement consacré à la création de ce conservatoire du cinéma dont elle prenait la direction.

Et c'est parce que nos lecteurs étaient au courant des efforts de Mme Solange Sicard que je me suis limité à parler de ceux de M. Huet, qui les complètent.

JEANDER.



### LES TROPIQUES AU STUDIO

On tourne au studio *Le Chant de l'Exilé*... André Hugon dirige une troupe de travailleurs employés au Transaharien. Le soleil est figuré par de puissants sunlights; quelques mètres cubes de sable tapissent le désert.

Et demain, sur l'écran, revivra le mirage des sables.

# Du Château de Tournemire au Loup des Malveneuveur

par Pierre HEUZÉ

volables dans leurs démonstrations passionnées que n'importe quel public d'un quartier de Paris; leur plaisir reste constamment sage. C'est une joie tout intérieure; et notre confrère André Robert qui, avant la projection du film, se livra, en faveur des prisonniers, à une vente aux enchères à l'américaine, fut le premier à sentir toute la différence qu'il y a entre une foule de Paris, constamment trépidante, et cette assemblée d'Auvergnats calmes. En effet, si ces derniers surenchérent, ce ne fut non pas en s'abandonnant au vertige des chiffres mais avec toute la prudence ancestrale de paysans qui ont l'habitude des foires et des longs marchandages. Et ce dit que les Auvergnats ne sont pas susceptibles de gestes généreux, désintéressés? Point! Mais ils restent réfléchis... Leur patience est légitime, prudente... Et si, finalement, le journaliste parisien en suit raison, ce ne fut qu'en devenant apne.

(Suite page 14.)

Au crépuscule, le château de Tournemire dresse ses tours sur le ciel.

Bien souvent des lectrices de province nous écrivent avec un peu d'envie: « Toujours Paris, il n'y en a que pour les Parisiens... »

Et ce sont les prises de vues, et ce sont les grandes premières dont se montrent jalouses nos lointaines correspondantes.

Or, il est parfois des exceptions. C'est ainsi qu'Aurillac, dans le Cantal, qui voit, avant la capitale, le nouveau film de Guillaume Radot: « Le Loup des Malveneuveur ».

Pourquoi cette faveur?

C'est que cette production avait été tournée aux environs de cette ville, dans le magnifique et austère paysage des « plombs ».

Il faut reconnaître que pour le sombre scénario de Francis-Vincent Bréchinac, aucun site ne convenait mieux que le vieux château de Tournemire.

Imaginez, flanqué de quatre tours, un castel médiéval, planté en nid d'aigle, un peu à la manière de ceux que le biseau à vapeur essaima le long des rives du Rhin. Mais ici, aucun fleuve ne rit, aucune vigne n'inscrit sa cursive à flanc de coteau; tout est désert, ravagé, à rebrousse nature. L'atmosphère idéale pour envelopper un récit fantastique tout à fait en marge de nos faciles aventures modernes. D'ailleurs, Tournemire a une histoire... A quelques centaines de mètres de ce premier château s'élevait, à l'époque des guerres de religion, une autre demeure non moins superbe dans le fier hérissément de ses pierres. Les seigneurs qui habitaient ces deux manoirs se haïssaient et prolongèrent leur courroux en des guerres qui semblaient ne point avoir de fin. Aujourd'hui, il ne reste plus debout qu'un seul castel, l'autre a disparu. Non pas émiellé par le temps mais rasé, mais tondus, sans même une ruine pour en perpétuer la mémoire.

C'est dans la demeure triomphalement vivante et qui s'affirme sur la cime de Tournemire comme un coq victorieux, que

Gabrielle Dorziat au pied des murs du château de Tournemire.

Ph. J. T. C.



### UN PORTRAIT DE DARRIEUX pour 4.600 Fr.

La semaine dernière, le cinéma a apporté sa contribution à l'œuvre d'entraide du Maréchal.

Aidé ici par la charmante danseuse Zita Fiore, là par la piquante Jacqueline Gauthier, Aimos a vendu des photos délicieuses de vedettes.

Un public compréhensif et généreux a accueilli nos artistes et a facilité leur mission.

C'est ainsi qu'en dix minutes nous avons vu vendre une photo de Danielle Darrieux 4.600 francs.



### IRÈNE CORDAY

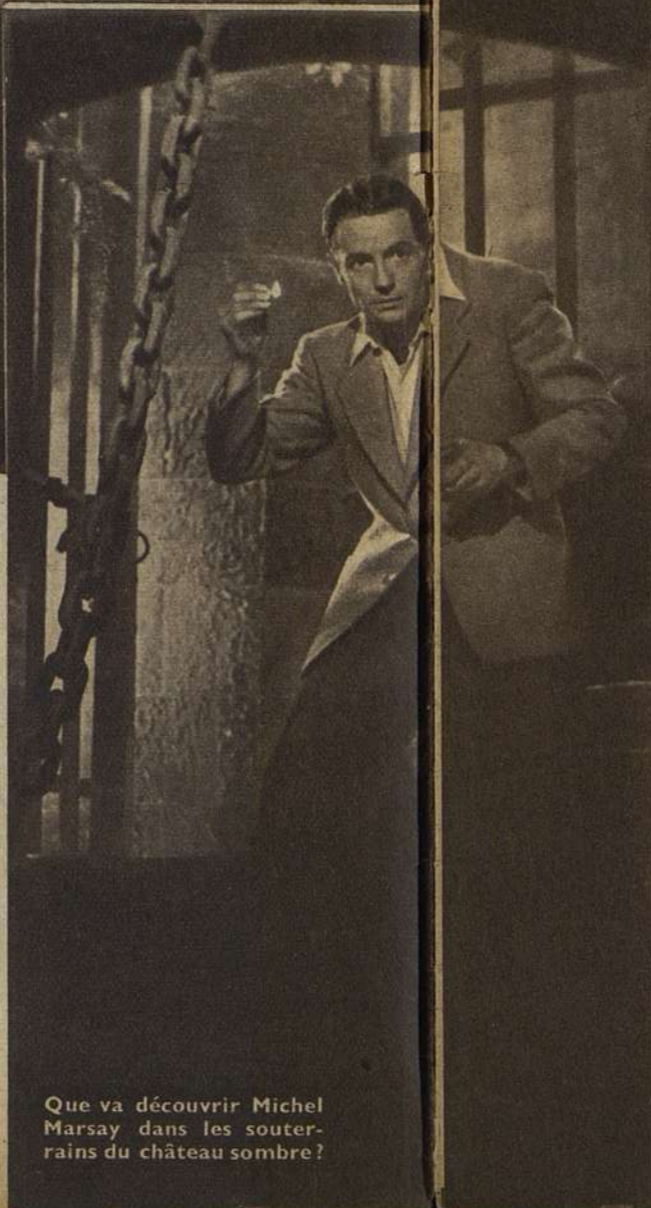
ELLE fut la petite Sainte de Lisieux et la douce servante de l'« Ange gardien ». Au théâtre, elle joua « La Ville morte ».

D'ailleurs, la plupart de ses rôles sont des rôles de souffrance. Le veut-elle ainsi? Il semble... Elle désire par-dessus tout incarner les femmes fortes et loyales. Elle s'est donnée tout entière à son dernier film, aux côtés de Gaby Morlay, « Les Ailes blanches », où elle joue une jeune mère abandonnée. Jusqu'ici, c'est encore son rôle préféré. La douceur maternelle, l'amour, puis le coup reçu, la torture de l'absence, la résignation, les révoltes, puis l'apaisement, voilà des sentiments d'effilés à falsifier.

— C'est le travail le plus difficile qui apporte avec lui la meilleure récompense, dit Irène Corday.

Quelle force dans cette jeune âme!

Mais cette force ne lui a-t-elle pas été léguée où elle est née et où sont nés ses ancêtres: en Savoie?



Que va découvrir Michel Marsay dans les souterrains du château sombre?



Marie Déa dans *Secrets*, est une jeune femme tourmentée.

**SECRETS**

Non content d'être un des meilleurs comédiens de l'écran français, Pierre Blanchar vient de faire, dans la mise en scène cinématographique, des débuts dignes de lui. Le scénario de *Secrets*, tiré d'un roman de Tourgueniev, lui offrait une matière riche et solide. Il a su en profiter. Sa

**LA VILLE DORÉE**

A nous, manuels d'histoire de la peinture! Ombre de Baudelaire, patron des critiques d'art, inspirez-nous... Seules les expressions... colorées auront désormais droit de cité auprès des critiques de films. La couleur va vivre... La couleur vit.

couleurs. L'œil faisant instinctivement son choix ne s'attache qu'à ce qui le flatte. L'attention n'est sollicitée que par une harmonie ou par une hurlante opposition.

Toute vision sans beauté, comme sans laideur, ne parvient pas à la conscience nette et ne détermine pas de jugement esthétique.

Or le spectateur de film dont l'attention est sans cesse sollicitée par les images, ne peut qu'examiner sévèrement tout ce qu'on lui montre. Là, doit intervenir la transposition des couleurs dans la même mesure où le théâtre exige la transposition des paroles.

C'est ainsi qu'éclate dans « La Ville dorée » la supériorité des vues « d'intérieurs ». Certaines ambiances rougeâtres, certains fonds bruns de taverne en fête sont de véritables réussites...

Le scénario de « La Ville dorée », prétexte à de nombreux plain air, à kermesses de villages, costumes pittoresques, conte l'histoire éternelle de la paysanne attirée par la ville. Quand la ville la rejette et que son père ne lui est pas le refuge qu'elle espérait, elle se laisse glisser dans le marais où sa mère est morte.

Réalisé avec maîtrise par Veit Harlan, ce film au cours solennel de grand fleuve calme, a des moments d'extrême émotion et Christina Soderbaum est une interprète dont on connaît l'extraordinaire naturel et la vitalité brûlant l'écran...

F. ROCHE.

de la **SEMAINE**

**LES FILMS**

mise en scène est intelligente. Il y a longtemps que nous n'avions vu une réalisation ayant une telle tenue, un tel souci du détail utile, une telle ordonnance dans le déroulement des images.

*Secrets* est bien près d'être un grand film. Il ne lui manque que l'étincelle qui fait les chefs-d'œuvre. Pourtant le rêve que fait la jeune héroïne de cette histoire eût pu la provoquer. Mais malgré ses louables intentions, la réalisation n'en est pas réussie. Erreur de psychologie — si tant est qu'on puisse parler de psychologie dans un rêve — mais surtout désaccord entre le style du film et celui de cette parenthèse dans l'action au cours de laquelle le réalisateur fait appel à une technique habile sans doute, mais qui relève de l'avant-garde. C'est un rêve pour film qui est intercalé dans ce film grave et émouvant.

La distribution est de qualité et donne toute sa saveur à l'excellent dialogue de Bernard Zimmer. Pierre Blanchar ne s'est réservé qu'un rôle secondaire. Il y est naturellement remarquable. Marie Déa a tout le poids du film sur les épaules et elle s'en tire vaillamment. Jacques Dumesnil, Suzy Carrier, toute fraîcheur, Gilbert Gil, dans un rôle de séducteur qui ne lui convient pas, l'adorable petite Carlettina, Marguerite Moreno, qu'on a tant de plaisir à revoir, Madeleine Geoffroy, Mourliès, Max Dalban assurent la parfaite interprétation du film.

Il y avait longtemps que l'on cherchait à la capturer. Depuis Méliès qui colorait ses films à la main, au lavis, jusqu'à des tentatives beaucoup plus perfectionnées comme « La terre qui meurt », cette fameuse couleur hantait les rêves, désespérément noirs et blancs des techniciens.

U.F.A. et AGFA — non! ce ne sont pas des déesses antiques — l'ont apprivoisée... Et elle s'est bien laissée faire.

« La Ville dorée » est incontestablement un progrès considérable sur tout ce que nous avions vu jusqu'à présent. Elle a vaincu deux des défauts capitaux que posaient les prises de vues colorées : le « ilou » et la variation des tons.

On se souvient de ces brumeux visages qui passaient, le temps de dire « Je t'aime », d'une pâleur de neige à l'écarlate le plus insolent.

Le teint d'abricot et les cheveux d'or vert de Christina Soderbaum nous font presque oublier leur couleur, tant ils sont naturels.

Il n'en va pas de même pour tout. Et certains verts de prairies pour « vrais » qu'ils soient, éclatent parfois de manière un peu impérieuse.

La nature ne nous offre p...

Christina Soderbaum et Kurt Meisel dans *La Ville dorée*.

(Ph. Pathé et U. F. A. A. C. E.)



**ALLIDA VALLI**  
Reparaît dans  
**CHAINES INVISIBLES**



Allida Valli et Carlo Ninchi dans *Chains invisibles*.

**A**LLIDA VALLI... mais oui, vous connaissez ce nom-là! Vous l'avez déjà vu briller sur l'écran; vous l'avez lu sur les affiches... Allida Valli, un nom tout simple et qui sonne bien! Cherchez dans vos souvenirs. Un visage aux traits fins, des yeux clairs, de longs cheveux blonds qui retombent jusqu'aux épaules...

Allida Valli, la petite Marina Ferret de *Lumière dans les ténèbres*, l'émouvante Manon Lescaut, du film de Gallone, la petite collégienne Anna, de *Leçon de chimie à 9 heures*...

Malgré son jeune âge — elle a tout juste vingt ans — et sa brève carrière, Allida Valli a déjà bien des titres de gloire auprès du public français. Elle lui est devenue familière, aussi vite que son nom. Elle a maintenant sa place, une place enviable à laquelle la désignait tant de charme jeune, de fraîcheur, d'émotion.

Et voici que nous la retrouvons aujourd'hui dans un film de Mario Mattoli, l'auteur de *Leçon de chimie*, un film qui porte ce titre un peu mystérieux : *Chaines invisibles*.

Ces chaînes-là, ce sont celles du sang. Une jeune fille a perdu son père et, peu à peu, découvre sous l'homme d'affaires qu'elle a connu, un être qu'elle ignorait et qui a eu lui aussi ses déboires et sa vie sentimentale. Pour racheter un peu son indifférence passée, Hélène voudra achever l'œuvre du disparu en sauvant de la misère un frère naturel dont

**A Capri, un bar comme tant d'autres, où la musique est reine.**



Allida Valli, la vedette de *Manon Lescaut*, dans le rôle d'Hélène de *Chaines invisibles*.

elle ne connaissait même pas l'existence auparavant.

Une tendre idylle s'ajoute à cette intrigue traitée avec beaucoup de fraîcheur et de simplicité. Carlo Ninchi est l'ingénieur Daniel, l'ami et collaborateur du père; Andréa Checchi est le frère dévoyé. Il fut, on s'en souvient, le professeur Maringer de *Leçon de chimie*. Mais puisqu'il est question de vedette, comment ne pas parler de l'admirable cadre qui entoure l'action de *Chaines invisibles*? Les rochers de Capri et la mer idéale, les cotéaux où de petites maisons blanches jettent leurs tons frais sur un fond de verdure, c'est tout le charme du pays napolitain, un charme à l'échelle de ce film plaisant, joué avec une si touchante sincérité!

Jean DORVANNE.

(Photos Francinex.)

Huguette Duflos, joues rondes, roseurs candides, yeux de ciel : l'ingénue que nulle pensée impure ne pouvait effleurer.



Avec son regard de velours sombre et son joli visage fin, Simone Vaudry ne pouvait exprimer que la tendresse.



Louise Lagrange au charme mélancolique.



Dolly Davis ! Tant d'esprit dans des fossettes. Avec elle, l'ingénue avait des œillades assassines fort photogéniques.



Déjà plus d'ambiguïté dans le regard de Ginette Maddie. Cette ingénue-là connaît la vie, la joie ou la souffrance.



Lilian Harvey. Sa grâce dansante faisait sur l'écran une tache de lumière. Fragile et douce, elle créa un genre très imité.



La beauté saine et droite de Simone Genevois, qui fut Jeanne d'Arc, la prédestinait aux rôles d'héroïnes.



Anny Ondra. On peut se méfier sous son regard clair ; on la devine rouée comme pas une. Est-ce une fausse ingénue ?



Suzu Vernon ajoutait à une beauté certaine une grâce déjà féminine.



Lisette Lanvin était la sage jeune fille, très petite fleur bleue, très raisonnable. Ce qu'il fallait pour être la victime du séducteur.



Le dynamisme de Kate de Nagy éveille l'ingénue. Trépidante de vie, elle insuffle à son personnage un piment nouveau et charmant.



Connaissez-vous un regard plus innocent que celui de Madeleine Ozery ? Un regard à tenter le diable. Pourtant elle disparut de nos écrans.



Danielle Darrieux. Elle allie la beauté au talent, l'élégance au charme. Elle a bousculé toutes les traditions.



On a voulu la comparer à Danielle Darrieux, mais Micheline Presle est bien elle-même, et ajoute à sa beauté une grâce piquante et jeune.

## Visages derrière l'écran ... L'INGÉNUË

LORSQUE l'on jette sur l'histoire de l'écran un regard rétrospectif, on ne peut manquer de noter l'évolution qui s'est produite dans tous les domaines. Ne serait-ce que dans le caractère des personnages, cette évolution a en quelques années, tout renouvelé. Examinons le cas de l'ingénue, ce personnage type de pureté et de grâce, qui, dans toute œuvre qui se respecte, fait échec au mal et se marie dans les derniers mètres. Quelle différence entre l'ingénue des films d'il y a quelques années et celle d'aujourd'hui ! Physiquement d'abord, la jeune fille innocente l'était sans espoir de retour. On ne l'eût pas permise brune, la couleur blonde étant seule garante de la transparence de son cœur. L'ingénue-type était celle que représentait Huguette Duflos. Rien n'y manquait : les regards limpides, la bouche en cœur, les boucles soyeuses. Visage un peu inhumain à force de candeur, l'ingénue de l'époque était un être tout d'une pièce n'éprouvant que des réactions à sens unique, en réalité aussi éloignée de la vie que possible. Toutes les ingénues de tous les films avaient un air de famille. Il y eut Simone Vaudry avec son joli visage de carte postale, Dolly Davis au malicieux sourire qui déjà sortait un peu de la ligne de conduite angélique d'ingénue primitive du cinéma. Avec Louise Lagrange, l'ingénue s'humanisa, se permettant des boucles brunes et certaines impulsions jusque-là défendues. Puis Lilian Harvey donna le coup de grâce à l'innocence, aux yeux étonnés, quasi intouchable, en créant une délicieuse silhouette vivante et pure, candide et tendre, dynamique et douce. A la fois personnage de conte de fée et de tous les jours, c'est peut-être elle qui fit le plus évoluer le personnage. Arrivons à Simone Genevois qui, en créant « Jeanne d'Arc », créa l'ingénue se-

coûée de passion, l'ingénue de l'épopée, qui ne se contente plus d'être jolie et mondaine et d'épouser un quelconque prince charmant. Cette fois, l'élan est donné, l'ingénue s'humanise. Elle ne représente plus l'image figée de la candeur, elle a le droit d'exprimer des sentiments, d'avoir une « personnalité ». On ne devait plus s'arrêter en si bon chemin. Surgit Anny Ondra, piquante et menue, petit démon espiègle au cœur très frais. L'ingénue se permet alors de jouer des tours, oh ! en toute innocence et en tout honneur. Mais déjà, que de possibilités dans cette petite personne dont le regard joue entre le ciel et la terre ! Dès lors, l'ingénue marchera à grands pas. Elle s'émancipera, se permettra d'avoir du caractère, des cheveux sombres, des yeux de feu. Voyez Louise Carletti. Elle renverse toutes les lois primitives qui présidaient à la naissance de ses aînées. On devine sous l'enveloppe encore enfantine la femme qui vit, prête à s'éclorer... Avec elle, l'ingénue dévore l'écran. Voyons le cas Danielle Darrieux. Elle fut, certes, d'abord l'ingénue-type, troublante à force de pureté. Mais, justement, cette pureté n'était pas sans attaches terrestres : la moue gourmande de la bouche, la souplesse d'une taille à peine formée... De la Danielle de « Caprices » à celle de ses premiers films, la route est longue qui permit à la plus célèbre actrice française de libérer une fois pour toutes son « emploi » des règles étroites dans lesquelles les premières « ingénues » du cinéma furent emmisonnées. Et voici celles de 1942... Micheline Presle, capricieuse, si jolie ; Huguette Faquet, au calme et grave visage ; Juliette Faber, songeuse et douce ; Simone Valère, fruit acidulé et charmant ; Primerose Perret, ronde et vivante ; Odette Joyeux, si délicatement intelligente, et d'autres encore...

Simone MOHY.

(Ph. Archives.)

# LE CHEMIN DE

par Claude-René BIERRE

# de Jean MERMOZ



Jean Mermoz, l'homme qui prolongeait la France.

ENFANT, cet ami de mon père, entrevu entre deux voyages, et qui disparaissait pour de longs mois, sur un grand oiseau blanc, me disait-on, de l'autre côté de la mer, représentait pour moi un personnage proche parent de saint Nicolas, du Juif errant et de l'enchanteur Merlin et faisait partie de mes rêveries familières avec cet avantage important qu'il m'était loisible parfois de mettre ma main dans la sienne; ainsi, ce fut lui qui fit la liaison entre le fictif et le réel, donnant à mes héros imaginaires le poids de sa valeur tangible, de même que ceux-ci le nimbaient de leur prestige d'impondérable ?

Plus tard, dans un album de cartes postales où je fis mes premiers



Le rêve : Mermoz dans le film. Soudouble à l'écran, Robert Hugues-Lambert.



La réalité : Mermoz sur le terrain d'atterrissage...

grande réussite, une grande chance. Car si magnifique que soit un destin, pour que demeure en nous ce souvenir parfait, il faut bien que soient tôt rompues les amarres avec la terre; « ils sont aimés des dieux, ceux qui meurent jeunes... » Après la guerre qui avait créé l'esprit d'escadrille, la ligne créa l'esprit du Courrier. Les apôtres de cette mystique furent dix-huit pilotes du parcours sud-américain, tous tombés à leur poste avec leurs mécaniciens, radio-télégraphistes, navigateurs et le plus grand... Mermoz.

C'est grâce à leur ténacité, à leur lutte solitaire contre les éléments, à leur dévouement collectif, à leur vie ardente et périlleuse au-dessus des montagnes par une température de 40 au-dessous de zéro, survolant des déserts de sable, de glace, des régions de dissidence où la panne est mortelle, que fut établie la plus longue ligne du monde, Paris-Santiago du Chili... 14.475 kilomètres.

Et les exploits se multiplient : « 1927 », sauvetage du commandant uruguayen Bargus par Reine; « 1928 », Duménil se porte au secours de Diguelle et effectue, sous les balles, un décollage légendaire. « Même année », Antoine de Saint-Exupéry secourt Le Brix en panne depuis cinq jours et mourant de soif en dissidence. Puis il dépanne, dans des conditions inouïes de témérité et d'ingéniosité, un avion abandonné aux confins du Sahara. Cette poignée de fanatiques ne craignaient ni la souffrance ni la mort, uniquement tendus vers la discipline du Courrier. Et le monde ignorant de leurs sacrifices apprend par de brèves informations les exploits de ces grands et modestes serviteurs de l'Idéal : « On mande de Casablanca : le courrier de France-Amérique du Sud dont on était sans nouvelles depuis vingt-quatre heures, a été retrouvé à 35 kilomètres de Cap Juby. Le pilote est tué. L'appareil brisé. La poste a été transportée sur un autre appareil. Le courrier continue sur Dakar. »

C'est au service de cette œuvre et de cet idéal que Mermoz est tombé le 7 décembre 1936.

Louis Cuny va faire revivre à l'écran cette grande figure personnalisée à l'écran par Robert-Hugues Lambert, et son fidèle mécanicien, Collenet, interprété par Max Frontal. Un coin sauvage et accidenté de la Cordillère des Andes a été reconstitué grâce à de magnifiques photos de sommets neigeux considérablement agrandis. Ce sera le point culminant, le climat idéal d'une œuvre que nous souhaitons moins romancée que fervente, plus inspirée qu'habile, plus humaine — dans le sens miraculeux du terme — que pathétique. Jean

grands voyages, unique sur la page de garde, une carte grise, parente pauvre des paysages en couleurs dont les amis de ma famille me comblaient lâchement pour flatter mon goût hésitant, représentait un avion posé et en médaillon la photo de Jean Mermoz. De la main de mon ami, en travers de la carte, cette cruselle dédicace : « Pour la chance que me portera Claude René-Bierre. » Beaucoup plus tard encore, quand je pus apprécier la perte que faisaient ses amis et la France, je me souvins de l'album depuis longtemps oublié et de sa page de garde. Et malgré ma révolte de vivante, je dus convenir que cette vie sacrifiée prématurément fut une

La Croix-du-Sud.



...en plein vol au-dessus de la Cordillère... et à sa descente d'avion.

Mermoz, après vingt victoires, couché éternellement au flanc d'une vague, c'est aussi grand que l'aventure de Prométhée. C'est la nouvelle légende d'un porte-feu.

Il est réconfortant de voir un pareil sujet sur nos écrans. C'est pour la foule un enseignement, une leçon de courage, de désintéressement, d'abnégation.

Nietzsche ne disait-il pas... « Celui qui apprendra à voler aux hommes de l'avenir déplacera toutes les bornes... »

Plus que jamais, nous pouvons méditer ces paroles prophétiques.

Jean Mermoz, paladin du ciel, bon génie de mon enfance rêveuse, l'écran va vous rendre à vos fidèles; je fais le vœu que les jeunes gens de France, incertains de leur avenir dans une époque bouleversante, déprimés par l'héritage de ces dernières années de chaos, puisent dans votre grand exemple l'espoir d'une vie digne et constructive; et j'espère aussi, Mermoz, que nous, tous les « responsables » devant votre image de pur héros, nous ferons non seulement un acte de contrition, mais que, dans votre sillage, nous puisons la force et la volonté de réorienter l'altier destin de notre race.

Cl.-R. B.



(Ph. Silvestre et Production Française Cinématographique)



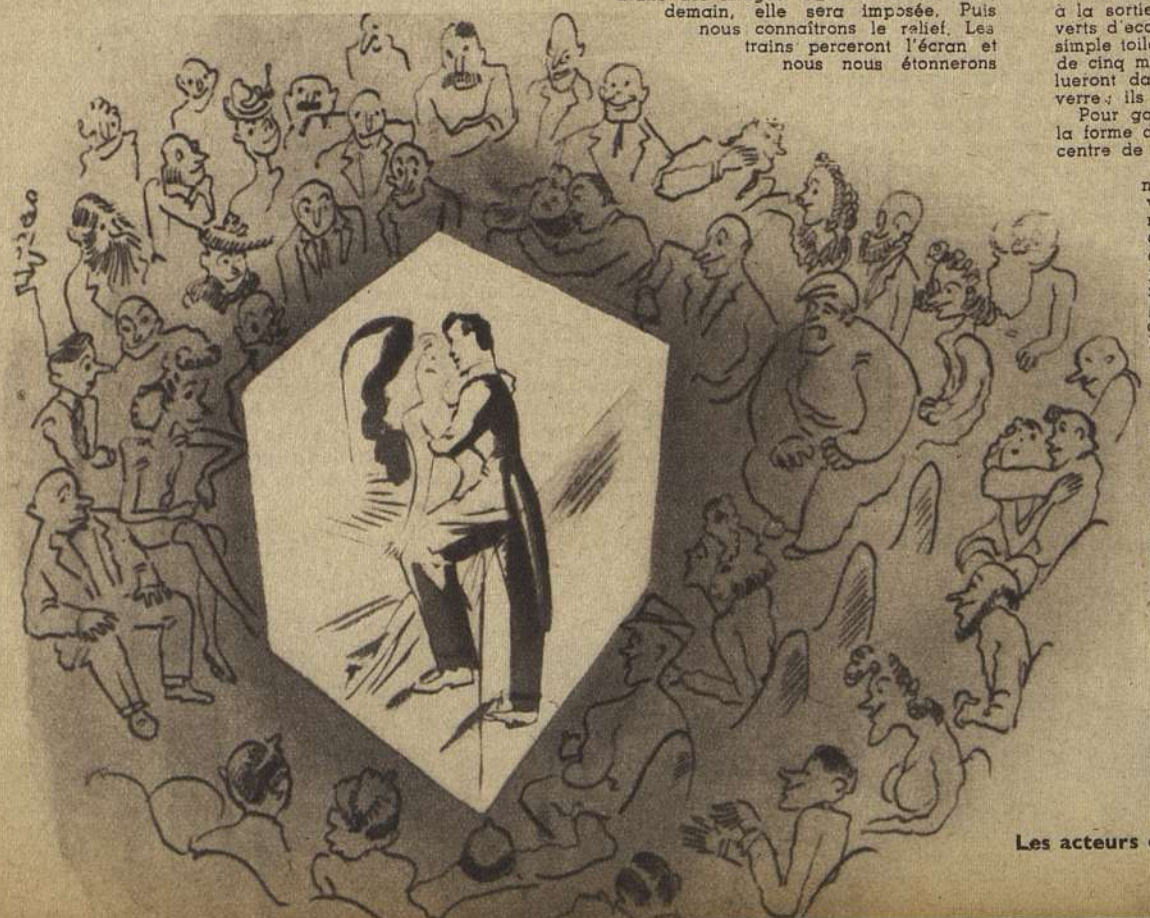


NE REVEILLEZ PAS VOTRE VOISIN IL EST PEUT ETRE FATIGUE

Le cinéma-couchette.

**Q**UE sera le cinéma, demain, dans vingt ans, dans cent ans ?  
 Question embarrassante, à laquelle on pourrait répondre en compulsant quelques ouvrages de la vie future, ou en ouvrant à notre imagination les portes de la fantaisie...  
 Les ouvrages d'anticipation sont très discrets en ce qui concerne le cinéma. Quelques-uns ont inspiré le tableau évolutif du septième art que nous avons dressé à tout hasard. Nous avons même téléphoné à M. Pierre Devaux qui vit toujours un siècle devant nous... Puis nous avons laissé courir notre imagination, sans nous préoccuper de l'application scientifique de nos inventions.

**Le cinéma, demain ?**  
 Demain, nous aurons oublié le noir et le blanc des images. La couleur est née ; demain, elle sera imposée. Puis nous connaîtrons le relief. Les trains perceront l'écran et nous nous étonnerons



Les acteurs dans 125 m3 de cristal.

# LE CINÉMA...

dans

# 100 ans!

par Jean RÉNALD

à la sortie d'un cinéma de ne pas être couverts d'ecchymoses ! L'écran ne sera plus une simple toile brillante, mais... un cube de cristal de cinq mètres sur cinq. Les personnages évolueront dans cent vingt-cinq mètres cubes de verre ; ils seront à l'aise.  
 Pour gagner des places, le cinéma prendra la forme du cirque, le bloc de verre placé au centre de la piste...

Ce sera le premier pas vers une nouvelle disposition des salles... Il est vrai que l'homme est routinier et n'aime pas les changements. Depuis qu'il a choisi de placer le moteur de l'automobile à l'avant, il ne l'a pas changé de place. Il construira quand même, dans dix ans, avant peut-être, le cinéma-couchette. Des divans remplaceront les fauteuils et l'écran sera fixé au plafond. En cas de « Pension Jonas » ou de « Après l'Orage », le spectateur profitera d'un excellent sommeil.

À la même époque, la télévision sera une concurrente directe du cinéma... Des salles d'actualités-télécinématographiques s'ouvriront. Pour ceux qui ne pourraient pas assister dans le même après-midi aux courses de Vincennes, au match de football de Bois-Colombes et à l'arrivée du Tour de France au Parc des Princes, sur chaque terrain une caméra spéciale captera et transmettra directement aux salles les phases principales de ces différentes manifestations.

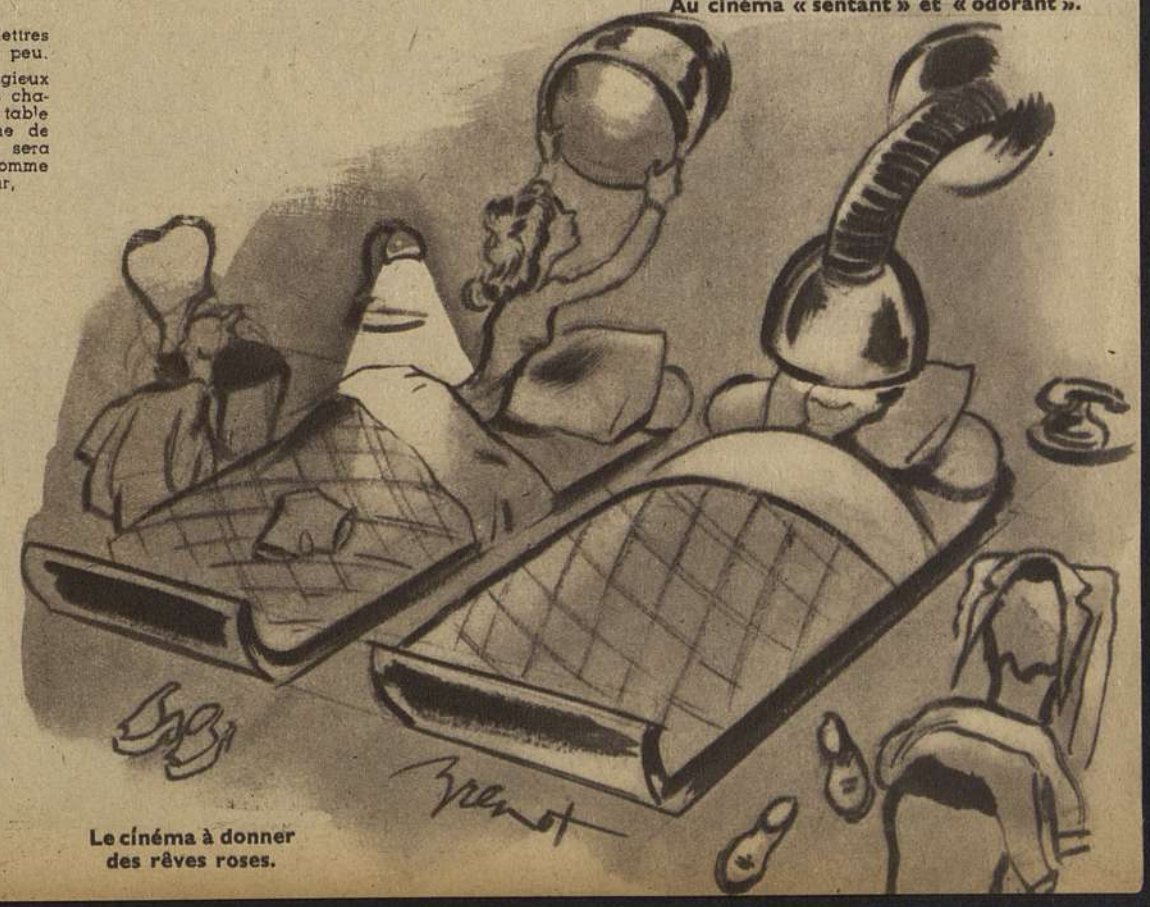
Dans vingt ans, les salles d'écoles seront des salles de cinéma et le film aura pris la place du manuel scolaire. L'histoire de France sera filmée de Vercingétorix à nos jours. Quant aux professeurs de lycées, au lieu de préparer des cours, ils prépareront des films. Si bien qu'en vertu des effets de la concurrence, la majorité des cinéastes de l'époque seront licenciés en lettres ou en sciences... Ça changera quelque peu.

Le cinéma, en dépit des efforts prodigieux des directeurs de salles, s'installera dans chaque foyer... On aura son écran sur la table de nuit, ou bien sur le mur sous forme de panneau... L'industrie cinématographique sera nationalisée et le « consommateur », comme celui d'électricité, de gaz ou de chaleur, paiera directement au percepteur, cet immortel, son abonnement au cinéma chez soi. Ce qui ne tuera pas les « premières » où il est plus question de se réunir, de palabrer et de recueillir des louanges que de voir un film... On ne changera jamais l'orgueil des gens du film. C'est même la seule chose qui n'évoluera pas au cinéma...  
 Nous voici dans cinquante ans...  
 Pour secouer le joug de la télévision, le cinéma s'est perfectionné... Il ne sera plus simplement visuel et sonore, mais odorant et « sentant », c'est-à-dire qu'il communiquera par l'intermédiaire de manettes placées sur l'accoudoir, les sensations de chaleur, de froid, de terreur, de vitesse, de mal au ventre ou aux dents à ceux des spectateurs qui voudront bien les saisir pendant la projection du film. Il est certain que les passionnés d'émotions fortes y trouveront leur compte et les simples dégustateurs pourront, au moyen d'un bouton régler les émotions d'après leur capacité réceptive... Une scène de flagellation à l'italienne ou une bagarre à la René Dary tentera moins que le baiser final...  
 Quant au parfum, il se répandra dans la salle... rose, tabac blond, encens, vieux tapis, pain cuit. Tout ce que la télévision (du moins le les-



père) ne pourra pas encore transmettre par les ondes. En l'an 2000...  
 Le cinéma perd son écran. Imaginez une salle immense, haute comme le Gaumont-Palace... Les personnages circuleront dans l'espace par-dessus les spectateurs. Cette fois, les trains vous dériveront dessus, des lions mangeront sainte Cécile sur votre tête, la mer crèvera ses digues et submergera la salle.  
 Ceux qui seront hantés par les cauchemars pourront se coiffer avant de s'endormir, d'un bonnet-de-nuit-cinématographique qui projettera en eux des rêves-contes de fées.  
 Comme on le constate déjà de nos jours, toute vraie sensibilité tend à nous abandonner au profit des sensations artificielles. Dans un siècle, hélas ! l'homme ne sera plus qu'une machine réceptive...

Au cinéma « sentant » et « odorant ».

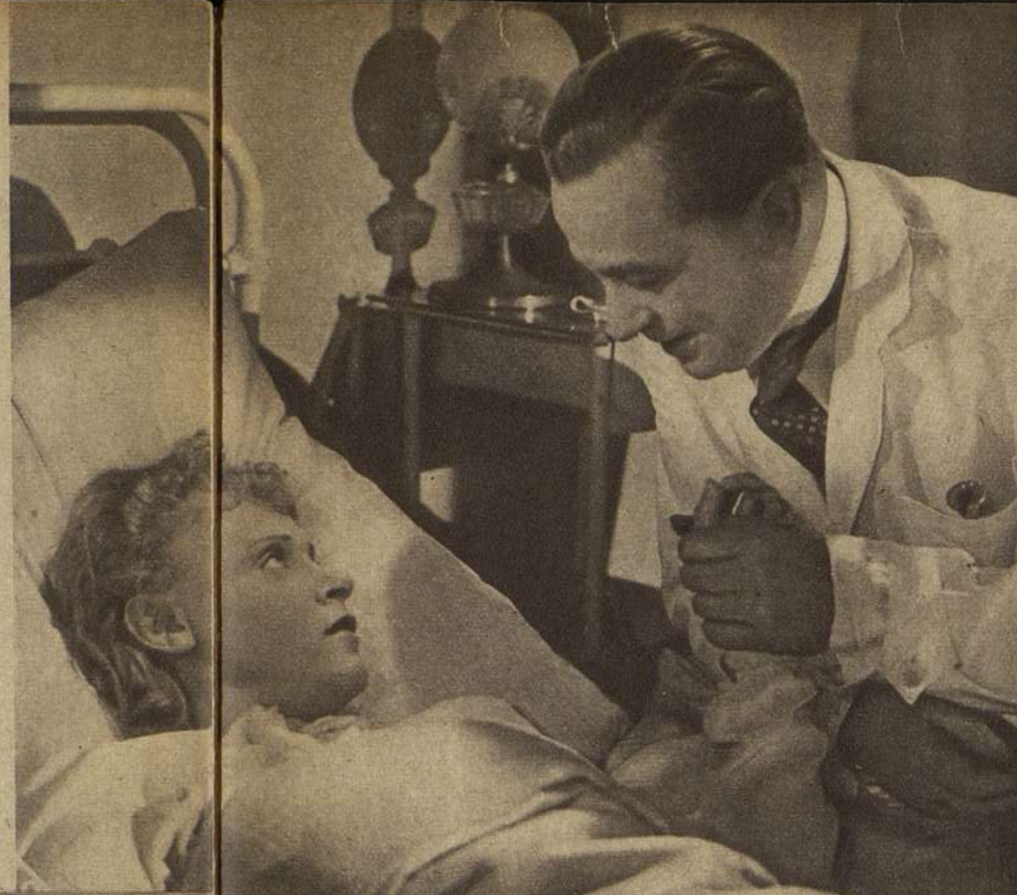


Le cinéma à donner des rêves roses.

art peut, mieux que le cinéma, donner le ton juste dans l'expression de cette dépendance des êtres, de leur soumission volontaire ou forcée aux circonstances. Art collectif par essence, il est aussi un art social. On peut regretter de n'y pas voir plus souvent traités des questions actuelles, des problèmes humains, plutôt que telles comédies sans profondeur qui ne laissent rien dans l'esprit, ni dans le cœur.

*Année*, le dernier film de Josef von Baky, est « l'histoire d'une vie ». Une vie de femme pendant les soixante-dix dernières années. On devine qu'elle sera fertile en événements dramatiques. Année naît le 1<sup>er</sup> janvier 1871. Elle s'éteindra paisiblement au seuil de 1941. Dans ce long intervalle de temps, il y a place pour bien des joies, pour bien des peines ! Toute la fraîcheur de l'enfance, tous les espoirs de la jeunesse, l'expérience des années, la venue au monde des enfants qui prolongeront une existence et puis tous les souvenirs dont on vit, quand vient la vieillesse, comme on vivait d'espérance avant d'avoir connu le destin ! Soixante-dix ans dont chacun des jours eut sa mesure de soucis, mais aussi de bonheurs ! C'est bien cela qu'il convenait de faire sentir dans un film de ce genre, par une accumulation de détails pittoresques, par un sentiment de vérité dans les décors et dans le jeu.

Josef von Baky a traité son film en ce sens, avec beaucoup d'intelligence et de tact. Les personnages dont il a entrepris de nous conter l'histoire : Année et tous les êtres qui vivent autour d'elle, les parents, les enfants, les époux, les fidèles amis, tous ces êtres vivent, ils sont évoqués avec leurs caractères différents, leurs petites manies. Ce sera chez le grand-père le souci d'exactitude ; tandis que sa petite-fille Année verra plusieurs



ANNÉE A ÉTÉ OPÉRÉE DE L'APPENDICITE PAR LE DR. LEBORIUS.

COMBIEN DE JOIES, COMBIEN DE PEINES AUSSI DANS UNE EXISTENCE DE FEMME ?

LOUISE ULLRICH A OBTENU, POUR SA REMARQUABLE COMPOSITION, LA COUPE VOLPI A LA BIENNALE.



# Année... ou L'HISTOIRE d'une VIE

**L'actrice qui obtint la coupe Volpi 1941**

L'un des privilèges du film, considéré comme moyen d'expression, c'est la liberté avec laquelle il lui est possible de traiter un sujet. Les vieilles lois théâtrales de l'unité de temps et de lieu n'ont aucune prise sur lui. Bien mieux, doué d'ubiquité, il peut tout à sa guise, se jouer du temps et de l'espace. Il a souvent eu l'occasion de tirer parti de ces avantages. C'est par là précisément qu'il fait œuvre propre. Plusieurs réalisateurs ont pu, au cours des années qui précédèrent la guerre, tourner de larges fresques sociales déroulant sur une génération entière, et parfois davantage, l'histoire d'une famille. Dans les temps troublés que le monde a vécus depuis cent ans, l'histoire d'une famille est souvent l'histoire d'une époque. L'homme est lié à la société dont il fait partie. Les événements extérieurs dessinent la courbe de son destin. Quel



LOUISE ULLRICH, L'UNE DES MEILLEURES VEDETTES ALLEMANDES, INTERPRÈTE LE RÔLE D'ANNÉE.

fois son destin différé pour arriver en tout un quart d'heure trop tard. Mince détails d'observation qui donnent pourtant à un ensemble un caractère extraordinaire de vérité. Tout cela paraît petit comme parfois la vie elle-même. Et l'on s'aperçoit ensuite que c'est très grand !

Il est évident qu'un film de ce genre demande aux interprètes aussi, une grande intelligence de leurs personnages et du sujet. À l'accumulation des détails de réalisation doit correspondre chez les héros un souci de justesse, une discrétion parfaite.

Josef von Baky a su s'entourer d'interprètes de classe. On sait que Louise Ullrich a obtenu pour sa création d'Année, la coupe Volpi à la Biennale de Venise. Elle y est absolument remarquable. On rapprochera sans doute cette composition de celle de Gaby Morlay dans *Le voile bleu*. Et l'une est digne de l'autre. Louise Ullrich avait peut-être une tâche plus lourde encore, car son personnage est plus changeant, moins limité dans l'expression des sentiments.

Werner Krauss, que tant de créations depuis plus de vingt ans ont mis au premier rang, joue le grand-père avec autant de bonhomie que de puissance. Les autres interprètes, Käthe Haack, Karl Ludwig Diehl, Ilse Furstenberg, sont également justes.

Mais autour de ces quelques êtres, évoquée elle aussi par touches discrètes et sûres, toute une époque revit dans le reflet de ses modes, de ses événements, de ses drames. Soixante-dix ans... Trois guerres... Au-dessus des conflits individuels, les grands conflits nationaux et sociaux emportent les hommes dans leurs tourbillons.

*Année* est une œuvre grave et profonde... Mais comme dans la vie, tout y a place, le rire auprès du drame, l'émotion et l'ironie. Et c'est l'art du réalisateur d'avoir pu le traduire avec autant de vérité !...

A SON PREMIER BAL, ANNÉE, COMME TOUJOURS, EST ARRIVÉE EN RETARD.

PIERRE LEPROHON.

(Photos U.F.A. - A.C.E.)







**Ciné-**



Dans ce numéro :

**LE CINÉMA  
DANS 100 ANS**

**mondial**

N° 82 - 26 Mars 1943

**TOUS LES  
VENDREDIS**

**4<sup>F</sup>**

Annie France, la  
jeune vedette de  
"25 ans de bon-  
heur", prochaine  
production Con-  
tinental-Films.

(Photo Continental-Films.)

